La détention des animaux dans les exploitations agricoles – Tout était-il mieux au bon vieux temps?[1]

Exposé de Mme Anita Idel, Dr med. vet., médiatrice dans la gestion du projet santé animale et agrobiodiversité, Berlin, à l'occasion du 15e congrès de la Protection Suisse des Animaux PSA consacré aux animaux de rente «Détention en plein air: conformité à l'espèce et à l'écologie» du 25 avril 2013 à Olten

Nous sommes au XXIe siècle et mesurons toujours la puissance des voitures en chevaux. Pour nous, il reste évident que *s'atteler à une tâche*, implique ensuite de *dételer un peu*. Et nous ne voulons pas *être traités comme des bêtes de somme*. Ce sont là des expressions langagières qui rappellent symboliquement l'utilisation des animaux pour le travail. Fondamentalement, les animaux font de toute évidence partie de la richesse de notre vocabulaire. Nous reprenons *du poil de la bête*, nous nous mettons à *faire l'âne pour avoir du son* et, pour finir, *nous rendons les autres chèvres.*

Certes, nous employons ces expressions la plupart du temps dans un contexte adéquat, mais il est rare que nous ayons conscience de leur origine et de leur signification première. Les expressions et les proverbes sont bien le reflet de la présence des animaux dans le quotidien de nos ancêtres. En même temps, ces formulations témoignent souvent de l'ambivalence de la perception qu'on avait des animaux. Ainsi le cochon, d'une part, sert à fustiger une personne ou certains de ses actes jugés répréhensibles, *espèce de cochon, avoir une tête de cochon, être sale comme un cochon,* mais, d'autre part, le même animal peut avoir une connotation positive, comme dans *être copain comme cochon*.

Problématique

Depuis la fin du XXe siècle, on discute de plus en plus de la manière dont les humains traitent leurs animaux de rente. Ces discussions critiques se focalisent sur la détention industrielle des animaux, leur transport et la sélection pratiquée par les éleveurs pour arriver à des rendements maximaux. A cela s'ajoutent les interventions dans le patrimoine génétique des animaux, le clonage et le brevetage de ces êtres vivants. Dans ce contexte, on questionne de manière de plus en plus critique la relation homme-animal ainsi que le rôle de la médecine vétérinaire dans la détention agricole. On reproche durement d'être *au service de l'industrie de la viande* à la médecine vétérinaire, qui, elle, brandit sa devise et rétorque que, *traditionnellement*, la *vocation* du vétérinaire est *de protéger les animaux*.

Dans le cadre de la réflexion sur la relation homme-animal, l*e concept de progrès* n'est pas oublié non plus. En effet, on a de plus en plus tendance à percevoir comme un progrès les seuls développements techniques de l'utilisation des animaux. Des découvertes concernant, par exemple, des aspects biologiques n'ont plus de valeur *en soi*. La seule chose qui intéresse désormais est de connaître le *fonctionnement* biologique, puisque la connaissance est exclusivement au service de la *manipulation* technique qui en découlera. A celui qui critique cette conception du progrès réduite à des développements techniques, on rétorque

[1] Ce texte se fonde sur les conclusions de ma thèse: Idel, Anita (1999): Aspects de la protection des animaux de rente destinés à la nourriture ou au travail, à travers la littérature spécialisée en agronomie et sciences vétérinaires dans les pays de langue allemande aux XVIIIe et XIXe siècles. Thèse de médecine vétérinaire. Berlin 1999. Les sources de références sont disponibles auprès de l'auteure.

Mediation und Projektmanagement Agrobiodiversität & Tiergesundheit / Dr. Anita Idel
Unterer Sommerberg 12 36325 Feldatal +49 6637 9188700
info@anita-idel.de www.anita-idel.de

qu'il est un *ennemi de la technique et du progrès* et qu'il se fonde sur la croyance romantique qu'*autrefois tout était mieux*.

Aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, dans les pays de langue allemande, la détention des animaux était peu marquée par la technique, et donc essentiellement caractérisée par le travail manuel. L'état actuel de l'automatisation de l'abreuvage, du nourrissage, de l'évacuation du fumier ou du purin ainsi que de la traite instaure une distance *physique* entre l'homme et l'animal et réduit *le temps* consacré par l'homme à sa relation avec l'animal. Cette forme d'exploitation des performances animales de plus en plus marquée par la technique et l'industrialisation fait obstacle à la prise de conscience *des besoins de l'animal en tant qu'individu*. Dans le meilleur des cas, on perçoit ces besoins lorsque quelque chose *ne fonctionne plus*.

Afin d'établir une comparaison avec la situation *actuelle* de la détention dans les exploitations agricoles, il convient, à propos du développement technique et de sa signification pour la relation entre l'homme et l'animal, de se poser les questions suivantes:

- La proximité du contact du paysan d'autrefois avec ses animaux était-elle l'expression d'une *relation saine* de l'homme et de l'animal ou pouvait-on déjà constater des *brèches* dans cette relation avant l'introduction dans la détention agricole des animaux de dispositifs automatisés, de procédés ou d'appareils remplaçant de plus en plus la présence de l'homme ?

- Ceux qui, autrefois, vivaient dans la proximité des animaux connaissaient-ils pour autant les besoins de ces derniers? Et le caractère lacunaire de la perception actuelle de l'*individualité* et des *besoins* des animaux, est-il dû à l'automatisation ou est-il simplement le fait d'une tradition *renforcée* par les possibilités techniques de l'agriculture ?

Procéder à des évaluations implique généralement de prendre en considération le contexte historique. En particulier, il faut y inclure les aspects religieux, ainsi que la situation sociale et politico-juridique des paysans et plus tard également, la situation des vétérinaires. Ainsi, par exemple, dans le contexte de tabous anciens et actuels marquant la relation avec les animaux, et en particulier avec leur viande, notons bien que l'interprétation de l'apparition de ces interdits n'a souvent qu'un caractère spéculatif. Dans l'ensemble, le corpus des données concernant la manière pratique dont l'homme se comporte envers les animaux est limité. Cependant on peut constater la persistance problématique de *préjugés généralisés* concernant la relation de l'homme à l'animal.

Afin d'esquisser un tableau des conditions de la détention animale dans le monde germanophone aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, il faut se demander, en fonction des différents acteurs,

- si et comment les conditions de vie et les exigences des animaux utilisés dans le domaine agricole ont été prises en compte par les auteurs[2]

- si, en plus des soins prodigués aux animaux de ferme, les vétérinaires d'autrefois se posaient la question de leur détention et s'ils l'envisageaient également d'un point de vue prophylactique et sous l'angle de la protection des animaux. Et dans ce cas, s'ils

[2] La plupart du temps, les auteurs ne se connaissaient pas, si bien qu'on ne peut déceler aucune continuité dans le développement du savoir consigné dans les ouvrages.

percevaient les conditions de vie et la détention des animaux du point de vue de leur protection et s'ils en tenaient compte.

- si la thèse est confirmée selon laquelle ceux qui s'occupent des animaux - *les paysans qui détiennent les animaux*- savent le mieux comment ils doivent les traiter?

On continue largement à penser qu'un *comportement raisonnable* vis-à-vis des animaux a prévalu. Cette idée est souvent étayée en invoquant *l'expérience vécue* des humains. Cela implique deux présupposés: en premier lieu que la sensibilité des hommes leur permettait de percevoir comment les animaux se sentaient dans leur environnement et en second lieu que le fait de percevoir des situations choquantes avait pour conséquence l'élimination des causes de ces situations. Mais, de fait, *l'expérience vécue* postulée plus haut n'est aucunement le garant obligatoire d'un comportement *raisonnable*.

Il faut envisager *la faim* comme *le* problème central de la détention agricole. La distorsion entre, d'un côté, le nombre élevé des animaux qui permettait de répondre aux besoins croissants en engrais et, de l'autre, l'insuffisance de nourriture à disposition pour le misérable bétail, situation très largement répandue sur le plan géographique et au fil du temps, doit être considérée -à côté de l'épuisement des bêtes de somme- comme la principale cause du non respect de la protection des animaux à la fin du Moyen Âge et dans les temps modernes.

La littérature spécialisée concernant l'animal atteint en règle générale un haut niveau théorique qui ne laisse aucune place à la réflexion sur l'intérêt potentiel des contenus discutés *pour la relation pratique aux animaux*. Mais lorsque cet intérêt est pris en compte, la base de données est en règle générale tellement limitée qu'on en tire souvent des conclusions hâtives et donc erronées.

- Cela est illustré de manière particulièrement criante par l'assertion selon laquelle respecter les animaux suffirait à leur bien-être. On en trouve des contre-exemples depuis le culte archaïque d'Odin jusque dans la tauromachie – répandue aujourd'hui encore.
- On retrouve la même vision erronée qui consistait à considérer que des animaux comparaissant dans le cadre de procès faisaient l'objet d'un *traitement équitable.* L'injustice de ces procès résidait non dans le verdict, mais avant tout dans le fait de leur existence même.

Le dépouillement des sources historiques permet de conclure indirectement à un mépris particulier à l'encontre des animaux utilisés dans le domaine agricole, le problème de la faim mis à part. Mais, souvent, l'animal, ou l'importance de la protection de l'animal, n'est pas du tout au centre des sources disponibles. L'animal n'est évoqué que parce qu'il représente le *maillon faible* de la *technique*. Cela concerne, par exemple, les blessures terribles d'animaux de trait dont on se servait comme force motrice. Ceci est un des rares exemples où la *solution* d'un problème a été trouvée dans l'adaptation de la technique aux limites des animaux. En effet, on ne pouvait contraindre les chevaux à une plus grande prudence, pas plus qu'on ne pouvait empêcher leurs jambes de se rompre.

Dans la littérature spécialisée qui porte sur la relation homme-animal dans ses aspects historiques, la pratique agricole n'est généralement pas prise en compte. Cependant, on y échafaude souvent de manière explicite ou implicite la thèse selon laquelle ceux qui sont en

relation avec les animaux savent comment les traiter. Présumer que les animaux sont détenus conformément à leurs besoins, ne serait-ce que pour des raisons économiques, manque de fondement, et ce, à deux points de vue: d'une part, la détention des animaux de ferme n'était pas organisée de manière rationnelle sur le plan économique et, d'autre part, une détention répondant à des impératifs économiques peut être en contradiction avec les exigences de la protection des animaux.

Conclusions et nécessité de la recherche

- Dans les recherches historiques concernant le monde paysan aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, la relation homme-animal n'est évoquée en règle générale que par des auteurs s'intéressant aux traditions populaires.
- Il est possible de dégager la problématique de *la protection des animaux* de trait utilisés comme force motrice dans le monde paysan en consultant tout particulièrement les ouvrages édités par des musées (de plein air) dévolus à la vie paysanne.
- Le mérite d'avoir évoqué la *problématique de la faim des animaux* dans ses dimensions gigantesques chronologiques et géographiques revient aux agroéconomistes dont la préoccupation première *n'était pourtant pas* la relation homme-animal.
- Dans les travaux historiques sur la relation homme-animal aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, la manière pratique de traiter l'animal dans le monde paysan n'est en général pas mentionnée, ou est entachée de préjugés et de généralisations. La *faim* et *l'épuisement des animaux de trait* ne sont pas pris en compte par les auteurs et ne sont donc pas matière à réflexion.

En dépit de l'hétérogénéité des conditions de la production agricole dans les pays de langue allemande aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, se dégage dans l'ensemble l'image d'une relation homme-animal difficile et de conditions problématiques dans la détention agricole. Aujourd'hui, dans le monde agricole, la relation des hommes à leurs animaux reste largement problématique. Le dépouillement des sources historiques confirme que le développement accéléré de la technique -motorisation et automatisation- au XX^{e} siècle *n'est pas seul en cause* dans cette problématique.

La technique crée une distance spatiale et chronologique entre l'homme et l'animal. Ce n'est pas parce que les aspects bureaucratiques du métier prennent de plus en plus de temps **que l'on consacre beaucoup moins de temps aux animaux**. **Mais le temps consacré *aux* animaux est de moins en moins du temps passé *avec* les animaux et est de moins en moins dévolu à la proximité physique *avec* ces derniers**. Cette réduction du temps passé avec les animaux a pour conséquence la réduction du rôle de la perception sensorielle dans la relation homme-animal. Des recherches plus poussées seraient nécessaires pour établir la part de cette distance physique dans la distance psychique de l'homme par rapport aux animaux. Il est intéressant de constater que jusqu'à maintenant, on s'est beaucoup plus focalisé sur l'aliénation[3] des consommateurs vis-à-vis des animaux que sur l'aliénation des détenteurs d'animaux vis-à-vis de leur propre bétail dans le cadre des exploitations agricoles.

Jusqu'à aujourd'hui, il n'existe aucun travail scientifique en agronomie ou en médecine vétérinaire qui traite de l'augmentation de la technicité, en particulier en matière de traction dans ses effets sur la relation homme-animal dans le monde agricole. Qu'est-ce qui a

[3] Aliénation est un terme largement utilisé pour exprimer une distance psychique quand, par exemple, une escalope empaquetée provenant du supermarché n'est plus perçue comme la chair d'un animal qui a été vivant.

changé à la campagne lorsque tout à coup – et ceci signifie que du jour au lendemain dans chaque exploitation agricole – l'animal de trait bien vivant a été remplacé par une machine ? Etant donné que, en règle générale, c'était les hommes qui travaillaient avec les animaux de trait, la motorisation a eu un effet plus radical sur le quotidien des hommes que sur celui des femmes. Cet aspect mérite également qu'on s'y attache de manière scientifique dans la perspective de la relation homme-animal. Le manque de travaux scientifiques abordant ce changement profond et ses conséquences rend d'autant plus difficile de se faire une idée réaliste de l'époque d'*avant* la motorisation.

L'impact des conditions sociales des paysans sur leur rapport avec leurs animaux est une question qui mériterait de plus amples recherches. En outre, il est fondamental de savoir si le fait qu'on aborde si peu les aspects sociaux dans la littérature spécialisée en agronomie et en médecine vétérinaire est un refus, conscient ou non, de travailler sur un passé – sans doute peu glorieux – auquel on ne peut s'identifier.

Pour les XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, on a pu reconnaître que l'*ignorance* était essentiellement à l'origine de comportements erronés vis-à-vis des animaux dans le monde paysan. Mais on ne peut rien dire de la relation entre l'ignorance et la distance ou l'aliénation. En effet, l'ignorance des exigences des animaux peut être aussi bien la cause de la distance que sa conséquence. L'*abrutissement* et des *siècles de préjugés anciens* étaient mentionnés comme les causes d'un comportement erroné dans un ouvrage de 1885. Le fait que le comportement paysan était dû moins à ses propres perceptions et observations qu'au fait qu'il reprenait des opinions et répétait des comportements traditionnels, pourrait aussi être interprété comme l'expression d'un *refus de percevoir*. Ceci pourrait constituer *une* amorce pour des recherches visant à juger et évaluer la pratique actuelle. En ce qui concerne la manière dont sont traités les animaux de rente dans le domaine agricole, cette pratique est souvent contraire au savoir disponible sur l'éthologie. Il faudrait étudier dans le détail si ces pratiques trouvent uniquement leur origine dans les contraintes économiques et se trouvent ainsi prises dans la contradiction entre les intérêts économiques et les intérêts de la protection animale. Il faudrait également envisager le rôle que joue une sorte d'ignorance résultant d'un r*efus de percevoir* les choses.

Après ce tour d'horizon de la culture du monde germanophone, il est impératif de procéder à des comparaisons avec d'autres aires culturelles. Concernant les XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, et particulièrement pour l'Angleterre, nous disposons de renseignements sur une autre manière de traiter les animaux utilisés dans le monde agricole. Jusqu'à maintenant, on a encore peu étudié les évaluations en partie contradictoires des *espèces* animales dans les différentes cultures et cela demanderait des recherches plus poussées. Nous n'avons toujours aucune explication convaincante du fait que le cochon est perçu de manière extrêmement ambivalente. De même, on peut se poser des questions sur la réception *largement positive du cheval*[4]*, par exemple, alors que celle de l'âne est largement négative.*

Il n'existe pour l'instant aucune indication concernant l'impact *direct, consécutif*, voire s*imultané*, de discussions scientifiques portant sur la relation homme-animal sur la *pratique* agricole. Prenons l'exemple de la conception de l'animal machine chez Descartes. On ne la retrouve que d'une manière exceptionnelle dans les ouvrages dévolus à l'agronomie et à la médecine vétérinaire aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Mais, pour cette époque, on ne peut prouver qu'il y ait une relation entre la *théorie* cartésienne de l'animal machine et le fait que dans la *pratique* on ne se préoccupait pas des animaux ni de leurs besoins. On a déjà partiellement

[4] Comme nous l'avons déjà noté concernant la tauromachie, cette sorte d'évaluation n'est pas obligatoirement liée à des comportements respectueux de la protection des animaux.

étudié dans quelle mesure Descartes, affirmant que les animaux étaient de simples machines a «ensorcelé toute la philosophie européenne», comme le pense Albert Schweitzer. Cela concerne en particulier l'importance de sa *théorie des machines* dans le cadre de l'accroissement du rôle de la science. Son hypothèse selon laquelle le matérialisme français serait à l'origine des mauvais traitements infligés aux animaux exige en revanche des recherches approfondies. En effet, il faut surtout ne pas perdre de vue que les mauvais traitements infligés aux animaux existaient bien avant le XVII^{e} siècle et que jusqu'au XX^{e} siècle, on ne note aucune modification significative de ce comportement généralement problématique. Avec l'intervention croissante de la technique, qui a permis la détention de masse, des concepts comme celui de *matériau animal* sont le symbole de la réification à marche forcée et se sont entretemps imposés dans le langage scientifique.

Dans l'ensemble, la recherche doit faire des efforts supplémentaires conséquents pour approcher le mystère de la relation homme-animal. Grâce aux sources existantes, on peut brosser un tableau dans lequel ignorance, incompréhension, indifférence et incompétence sont davantage la règle que l'exception en matière de comportement à l'égard des animaux dans le monde paysan des pays de langue allemande aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Il faudrait en particulier continuer à dépouiller les archives pour être en mesure de mieux saisir les conditions régionales et leurs impacts spécifiques sur la détention des animaux afin de pouvoir les comparer.

Les descriptions des auteurs contemporains de ces époques nous permettent de déduire que de nombreux paysans n'étaient pas conscients des problèmes posés par la détention de leurs cochons, ni de la charge ou la surcharge de travail imposées à leurs animaux de trait et des conséquences économiques (dommageables) qui en résultaient. On peut également en déduire que ces derniers *ignoraient que ces problèmes étaient évitables*. *C'est pourquoi on ne peut pas imputer totalement aux paysans la faute d'avoir largement contrevenu à la protection des animaux*. «Les animaux domestiques sont plus souvent maltraités sans intention qu'à dessein. Derrière ces comportements, il y a l'ignorance et des siècles de préjugés anciens»[5]. Selon ce bilan dressé en 1885, *les mauvais traitements ne sont pas des exceptions ou des manquements liés à certaines régions ou certaines époques, mais il s'agit d'un phénomène largement répandu dans le temps comme dans l'espace géographique*, qui a été enregistré comme *traditionnel* par des auteurs contemporains de ces faits.

Il est essentiel de prendre en considération les conditions de vie des êtres humains pour évaluer leur relation avec les animaux du point de vue de la protection des animaux. Si les êtres humains vivent dans des conditions dramatiques sur le plan du travail et de la nourriture, leur *faute* dans leur manière de traiter les animaux est relative. Les êtres humains, eux aussi, étaient souvent sollicités jusqu'à l'épuisement de leurs forces physiques. De surcroît, à certaines époques, ils étaient aussi en proie à la sous-nutrition et à la famine. Il n'était pas rare que les paysannes travaillent dans les champs jusqu'au jour de l'accouchement ou de leur fausse-couche. La (non !)-perception évidente de leurs propres besoins, phénomène renforcé aussi par la religion, les conduisait inévitablement à ignorer aussi les besoins des animaux.

[5] Zürn, F. A. und G. A. Müller: Die Untugenden der Hausthiere, deren zweckentsprechende und humane Behandlung. (Les vices des animaux domestiques et leur traitement humain approprié).Weimar 1885, p. 1.